

MP#01

LE MENTORAT PHOTOGRAPHIQUE
DU **FONDS RÉGNIER POUR LA CRÉATION**
AVEC **L'AGENCE VU'**

TAKING CARE
MARIN DRIGUEZ

—

LE CHANT DE L'OURS
FRANCE DUBOIS

—

D'INTÉRIEURS EN INTÉRIEUR(S)
YANIS KAFIZ

—

À BAS BRUIT
LÉO D'ORIANO

—

FEU COLLECTIF
LAYLA SAÂD

9 — 18 SEPTEMBRE 2021
EXPOSITION À LA GALERIE VU'

LE MENTORAT PHOTOGRAPHIQUE DU **FONDS RÉGNIER POUR LA CRÉATION** AVEC **L'AGENCE VU'**

—
1^{ÈRE} ÉDITION 2020 — 2021

La Galerie VU' et Le Fonds Régnier pour la Création sont heureux de présenter l'exposition MP#01. Elle vient clôturer la première édition du Mentorat Photographique qui s'est déroulé de septembre 2020 à juin 2021.

Sélectionnés pour leur énergie, leur talent et la singularité de leur approche, Marin Driguez, France Dubois, Yanis Kafiz, Léo d'Oriano et Layla Saâd ont bénéficié d'un accompagnement personnalisé et transdisciplinaire. Durant cette année intensive et inventive, ils ont développé leur pratique artistique, acquis des compétences pour mener à bien leurs projets et, enfin, saisi les enjeux des attentes du secteur professionnel.

Tous ont dû composer avec les conditions particulières imposées par la pandémie. Travaillant depuis plusieurs mois dans les hôpitaux belges, Marin Driguez était déjà sur le terrain de l'urgence sanitaire. Envisageant l'hôpital comme une fenêtre sur le monde, il y observe avec empathie le personnel soignant et les patients, interrogeant notre rapport au soin et les

moyens octroyés à l'hôpital public.

France Dubois, Yanis Kafiz, Léo d'Oriano et Layla Saâd ont quant à eux porté leur attention au cœur de relations proches.

Dans la série de France Dubois, deux femmes de générations différentes, qui se relie entre elles et à la nature par des rituels photographiques, viennent dessiner un récit poétique et mythologique. Yanis Kafiz se fait le témoin de la quête de liberté de ses compatriotes femmes venues chercher d'autres possibles en France. Léo d'Oriano observe avec une infinie pudeur un couple qui se laisse bouleverser par d'autres relations, faisant entrer le trouble dans leurs sentiments et leurs identités. Avec un ensemble d'une énergie débordante, Layla Saâd dresse le portrait composite et intense de l'urgence à vivre de squatteurs en résistance au monde et aux normes sociales.

Telles sont les expériences que nous rapportent ces jeunes auteurs d'un avenir teinté d'incertitude, s'emparant de la photographie comme une force motrice pour se réinventer et dessiner les contours d'un « après » désirable.

Taking Care

Un travail documentaire sur l'hôpital public belge

Marin Driguez



« Une sorte de sandwich métaphysique. Au deuxième sous-sol, il y a la morgue, au dernier étage, la salle d'accouchement, la maternité. Et entre les deux, toute l'expérience de la vie, toutes les expériences qu'on peut faire de l'existence sont là, en puissance. »

—
Anne Lévy Morelle, *Sur la pointe du cœur*

C'est l'hôpital public que j'ai choisi de documenter, pour son âme sociale et pour les valeurs qui continuent à y être défendues malgré les difficultés qu'il rencontre. Cet hôpital, je le ressens comme un endroit à part, un microcosme, un échantillon compact de notre société. On y voit de tout. Des riches, des pauvres, de la souffrance, de la beauté, des vies qui se croisent, de la naissance à la mort. J'aime à voir l'hôpital comme une fenêtre sur le monde. Qui sont ceux qui

nous soignent ? Quel rapport entretenons-nous avec la souffrance, la maladie, la mort ? Que signifie le soin ?

J'ai tenté d'en rendre compte en partageant le quotidien des soignants, en accueillant leurs états d'âme, en interrogeant la façon dont ils abordent la souffrance d'autrui, en discutant des raisons qui les poussent à faire ce métier parfois au prix de leur vie, dans un contexte d'hôpital en crise fonctionnelle et existentielle.

Car l'hôpital, c'est aussi l'hôpital malade. Malade à force de coupes budgétaires, de réductions de personnel, de manque de lits, et surtout de temps. La qualité du soin et les conditions de travail n'ont cessé de se dégrader depuis de nombreuses années. Au-delà des enjeux financiers, c'est toute la structure et l'organisation de l'hôpital qui vacillent. Pour Cynthia Fleury, le soin porté à l'individu est à l'image de l'état d'une société. Or, sa rigueur technique et sa dimension compassionnelle sont aujourd'hui sacrifiées au nom du primat de la rentabilité, on parle alors de « déshumanisation du soin ».

Aux usagers quotidiens de cet hôpital en tension – soignants et soignés –, j'ai souhaité donner une voix. Fasciné depuis toujours par l'hôpital, en 2018 j'ai fini par en pousser les portes. « Être passeur, c'est d'accepter d'être soi-même traversé ». C'est guidé par cette idée du psychiatre Jean Oury que je suis entré en immersion à l'hôpital, établissant une relation de confiance réciproque avec les personnes photographiées. Il était pour moi impensable de réaliser ce travail autrement qu'en me tenant au plus proche de ce lieu et de ceux qui le font vivre.

C'est sans intention préalable que s'est constituée la série du banc d'attente des Urgences, mais simplement à force de passer, chaque semaine, pendant des mois, devant ce même endroit. J'ai eu la sensation de voir exister sur ce banc toute la diversité du monde. La série en chirurgie semble elle aussi s'être imposée à moi. Ces lumières puissantes, isolant systématiquement d'un fond noir ce qu'elles éclairent, m'ont permis d'évoquer le

corps à l'hôpital et la violence qu'il peut subir. Ces deux séries s'inscrivent dans celle, plus large et plus diversifiée, issue de ma présence quotidienne à l'hôpital, abordant la vie d'autres services tels que la mortuaire, les unités covid, la réanimation, le SAMU, les Urgences... Au-delà de l'image fixe, la vidéo m'a permis de donner directement la parole aux soignants. J'ai ainsi commencé à réaliser de nombreux entretiens, à l'écoute de leurs expériences, de leurs émotions, tentant d'aller chercher l'humain derrière la blouse.

« Entrer dans un hôpital, c'est faire un voyage dans la condition humaine », dit encore Anne Lévy Morelle. Et ce voyage, commencé pour moi il y a presque trois ans, je peine à l'achever, tant l'intensité de ce que je peux vivre en ce lieu m'emporte, bien au-delà d'un simple projet photographique.



Le chant de l'ours

France Dubois



J'aime la neige sur les cheveux de mon amie. Je voudrais lui ressembler. Elle souffle la vie en moi. J'ai peur de la perdre. Parfois, je rêve qu'il y a une tornade en noir et blanc dans mon ventre. La mer est agitée dans ma tête, je dors mal.

Dans la forêt, je me relie à l'invisible, aux secrets de l'univers. Je n'ai plus mal. Je suis comme habitée par un esprit sauvage. Entre chien et loup, le temps des mystères. A l'orée de l'invisible. Moments où différents mondes se côtoient.

Je chuchote avec les esprits des bois. Le temps devient circulaire. Je suis elle, elle est moi et nous sommes la forêt. Je me sens forte, habitée par plusieurs vies. Nous accomplissons un rituel qui existe depuis la nuit des temps. C'est notre secret. Nous sommes poussières, arbres, sang et pluie.

Je ne suis plus triste car j'écris un conte sur l'éternité.



D'intérieurs en intérieur(s)

Yanis Kafiz



M – Pourquoi tu es partie, toi ?

S – Parce que je voulais avoir le choix.

M – Et tu as le choix maintenant ?

S – Bien sûr que j'ai le choix maintenant, en tout cas plus que si je n'étais pas partie. Et quand je parle de choix, c'est vraiment tout ! C'est le choix de qui tu veux être et de la vie que tu veux mener, sans que personne ne t'impose une vie parce que tu es une femme.

Garçons et filles, nous avons grandi dans la même société algérienne, à vingt ans nous sommes venus en France. Nous partageons le même parcours, la même culture et les mêmes influences... Mais vivons-nous totalement les mêmes expériences ? Avons-nous le même rapport au monde et à l'exil ?

Par notre culture, il n'est pas facile d'affirmer ni d'assumer une certaine liberté. C'est vrai pour un homme, mais encore plus pour une femme. Je partageais avec mes amis le même malaise et la même volonté de nous évader. Comme beaucoup de jeunes, nous étions habités par le fantasme de partir ailleurs. Mais sommes-nous pour autant délivrés de nos entraves ?

Je photographiais déjà mon entourage en Algérie, principalement les hommes. C'est essentiellement dans leur expérience que je me projetais, alors même que mes amies étaient tout aussi présentes. Je ne me sentais pas la légitimité de les photographier et de montrer leur image, par peur d'une part de parler à leur place et d'autre part de les compromettre en les exposant au jugement.



*La fête est avant tout une ardente apothéose du présent,
en face de l'inquiétude de l'avenir.*

—
Simone de Beauvoir

Malgré l'assignation à la maison depuis la pandémie, nous avons continué à nous voir les uns chez les autres. Les week-ends, on se retrouve et on fait la fête. On parle souvent de l'Algérie et de nos vies en France. D'intérieurs en intérieurs, mon rapport au monde a changé. Sans extérieur possible, je me suis rapproché de la sphère des sentiments. Durant cette période, une intimité et une confiance se sont établies et progressivement renforcées avec mes amies. Je me suis mis à les photographier de plus en plus souvent.

Une certaine force, une certaine liberté émanant d'elles, une sensibilité différente, un rapport plus direct aux émotions, que je ne retrouve ni en moi ni chez mes amis...

Auprès d'elles, j'ai eu accès à une nouvelle façon d'être, éclairant le chemin où j'essaie de comprendre ce qui se passe en moi.

Je m'oublie dans le mouvement de leur visage. Je découvre des vagues successives de pensées et d'émotions qui se déversent dans leurs yeux, leur visage, leurs mains... Leurs géographies. Je déclenche dans un espace intermédiaire. Image après image, leurs photographies s'ajoutent au témoignage diasporique entamé autrefois avec mes amis... Quelque chose en moi se recompose et cette recomposition m'aide à exister plus librement et plus sereinement.

À bas bruit Léo d'Oriano



J'avais pour projet de poursuivre, pendant ce mentorat, un travail commencé en 2018 à Blackpool, station balnéaire Anglaise autrefois prospère, progressivement ruinée par les vols charters vers d'autres dépaysements. On n'en verra pourtant aucune image. C'est courant Janvier que j'ai pleinement compris et accepté qu'il me serait impossible d'y retourner cette année de pandémie, et que la suite de l'histoire ouverte là-bas devrait attendre. Pendant ces semaines de doutes et de questionnements, je partageais la plupart de mon temps avec mes amis.

Je me suis alors rendu compte que ce qui était à mes yeux une période de doutes l'était

aussi pour mon meilleur ami, Nicolas et son compagnon, Lancelot. Ils sont en couple depuis plusieurs années. Ces confinements à répétition les avaient plongés dans une bienheureuse routine dont ils semblaient satisfaits. Jusqu'en octobre, où je pense, peut-être à tort, qu'ils ont ressenti une certaine lassitude. Est-ce cela qui a déclenché l'envie de nouveauté ? Ils se sont alors inscrits sur des applications de rencontres afin de s'essayer à une aventure sexuelle : un plan à trois. Ils ont rencontré Andrey, un étudiant russe de la banlieue de Moscou en échange scolaire à Paris. Ce qui devait être l'histoire d'une nuit est le point de départ d'une histoire d'amour non commune.

Tous trois étudiants, ils ont passé l'année à suivre les cours à distance. Nicolas a alors décidé de partir dans sa maison de famille en baie de Somme et d'ouvrir sa porte à qui le souhaitait. Lancelot et Andrey ont suivi. Leur histoire d'amour naissante a trouvé là l'espace nécessaire où s'ouvrir, face à la mer, loin du quotidien, loin d'autres regards, même bienveillants, tout en ayant aboli la distance numérique... Nicolas m'a proposé de venir. J'ai accepté. Je suis resté et j'ai commencé à photographier cette relation complexe.

Il est essentiel pour moi que les personnes que je photographie ne se sentent pas trahies. Cela implique que je prenne le temps, que j'avance lentement et que je les photographie avec une certaine pudeur. Par exemple, en mettant en avant des scènes du quotidien, comme un déjeuner, une balade, un petit-déjeuner de lendemain de soirée dans lesquelles la majorité des spectateurs pourraient s'identifier. Cette volonté se place en opposition à la recherche de l'image écran qui constitue pour moi la représentation de la sexualité.



La confiance qui s'est petit à petit à petit instaurée, faisant de cette relation amicale et photographique quelque chose d'unique m'a amené à centrer mon travail sur leur histoire. Nicolas m'y a autorisé. Et c'est à ce moment qu'y est entrée Alisa, une amie russe d'Andrey que nous avons déjà fréquentée à Paris.

Tous les quatre découvrent ce qu'est le polyamour. Je le découvre à travers eux au même titre qu'eux l'expérimentent. Une relation comme celle-là prend beaucoup de temps, de place, de charge mentale. Tout est multiplié par deux, par trois. Ce lieu a rendu ce temps possible. Notre relation existe, et existerait sans la photographie. La photographie n'est la plupart du temps pas entre nous, mais quand vient un moment de prise de vue, j'ai la sensation que l'image se charge de tout notre vécu. Elle attendra de revenir du laboratoire pour être découverte tous ensemble et alimenter nos conversations.

Il est surtout question de cette jeunesse, son quotidien, ses tentatives, ses réussites, ses échecs, ses doutes, ses certitudes, ses joies et ses peines. La vie en somme, pleine de contrastes. Je n'avais jamais vu cette génération à laquelle j'appartiens si fragile et si peu sûre d'elle. Cette histoire est peut-être une béquille dans un contexte forcément particulier. Notre solution a été de nous réunir, partager le plus possible et accepter notre dépendance les uns aux autres.

Ce qui s'apprêtait à être une année en pause ressemble de plus en plus à une année fondamentale dans nos vies. Ces photographies sont le résultat d'une série d'échecs, ce qui reste est ce qui a bien voulu avoir lieu.

Feu collectif

Layla Saâd



Aux croisements des rues J. M. et C. M. se trouve une barrière avec un sticker « Souriez-vous êtes filmés ». Après cette barrière, il y a un chemin. Il longe un cimetière et arrive à un Y. Sur la gauche, en poursuivant, un bâtiment aménagé avec des grillages. Dans ce bâtiment, une salle de concert et une salle de boxe. Plus loin sur la gauche de cet ancien terrain de football, il y a un goal aménagé en bar avec une table. Devant le goal, l'herbe est aplatie, il y a une petite scène et des sièges entièrement construits de palettes. Le chemin continue, tracé par le passage fréquent des voitures, et tourne légèrement

sur la gauche. Autour, l'herbe est beaucoup plus haute et sauvage. À droite, des camions de toutes tailles. Voilà le lieu de vie, au niveau du deuxième goal. Des caravanes et roulottes forment un arc qui donne sur une cuisine, toujours faites de palettes. Devant la cuisine, une terrasse, des canapés et des cailloux, accueillant le feu collectif des beaux jours. Pas loin se situe une autre cabane plus petite où l'on range les outils. À l'arrière, c'est la forêt où sont dissimulées des toilettes sèches traditionnelles et d'autres sur pilotis. Une dizaine de personnes habitent sur cet ancien terrain de foot.

Quand nous sommes arrivés ici il y a trois ans, il n'y avait rien, mis à part de l'herbe. La première étape fut de débroussailler et rendre l'endroit propre. Le terrain avait été utilisé comme décharge. Ce ne fut pas facile. Une fois l'espace nettoyé, le plus important a été de construire une cuisine, dite « le lieu commun ». Vivre dans ce genre de milieu pendant des années peut être extrêmement épuisant. Il faut beaucoup de ressources et être inventif.

Au début, il était très mal vu que j'aie l'appareil sur moi. J'ai été virée de certains squats à cause de ça. C'est très clair : aucune photo n'y est autorisée. Mais plus j'ai créé de liens, plus mon appareil a été perçu comme normal. J'ai commencé par photographier les concerts que j'organisais, le public, les groupes qui jouaient... Et finalement, ça s'est transformé

en photo familiale, une famille dont je fais désormais partie. Je pense que c'est à partir de là que les gens ont commencé à me faire confiance.

Quand on vit dans ce genre de lieu, on est amené à croiser beaucoup de personnes sur de courtes durées : les gens passent, partent, repassent et ainsi de suite. Moi-même, quand je voyage, je ne dors pratiquement que dans des squats. Des inconnues ou des inconnus deviennent vite des êtres chers et les séparations peuvent être difficiles. Rencontrer des personnes magnifiques à une vitesse éclair, s'attacher puis se dire au revoir aussitôt... C'est aussi le sens de mon travail. Une certaine démarche d'affection. Pouvoir ancrer. Capturer des moments, des rencontres et en garder une trace indélébile.



Les textes de ce livret ont été rédigés par les photographes
lors d'un atelier d'écriture dirigé par Frédéric Lecloux

Remerciements

Le Fonds Régnier pour la Création : Laurence Régnier, Présidente, Amandine Bouygues, Directrice.

L'Agence VU' et la Galerie VU'.

Les photographes-mentors et les experts : Samuel Bollendorff, Bruno Boudjelal, Jean-Robert Dantou, Claudine Doury, Patrick Le Bescont, Frédéric Lecloux, Thibaut Menoux, Pascal Philippe, Martine Ravache, Monica Santos, Adrien Selbert.



Le Fonds Régnier pour la Création, créé en 2018, a pour vocation de favoriser l'émergence et la reconnaissance, la diffusion et le rayonnement, d'œuvres et de projets artistiques.

fondsregnierpourelacreation.com

VU'

Depuis sa création en 1986, VU' défend la photographie d'auteur. A travers son agence et sa galerie, VU' révèle et représente un panorama pluriel et vivant de la photographie contemporaine. VU' propose depuis 2011 des stages et des formations à l'intention des photographes et artistes utilisant la photographie.

agencevu.com/vu-education/